



HAL
open science

La catastrophe œdipienne. L'énigme de la Sphinge et le carrefour des Trois-Routes dans Œdipe roi (Sophocle)

Christian Michel

► **To cite this version:**

Christian Michel. La catastrophe œdipienne. L'énigme de la Sphinge et le carrefour des Trois-Routes dans Œdipe roi (Sophocle). Classiques Garnier. Polutropia (d'Homère à nos jours), p. 347-356, 2014. hal-04524128

HAL Id: hal-04524128

<https://hal.science/hal-04524128v1>

Submitted on 17 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

La catastrophe œdipienne : l'énigme de la Sphinge et le carrefour des Trois-Routes dans *Œdipe roi* de Sophocle

Christian MICHEL, Université de Picardie-Jules-Verne

Absence

Selon Jean Bollack, la Sphinge et son énigme sont un « blanc »¹ de la tragédie de Sophocle : si la figure de la Sphinge, ainsi que sa rencontre avec Œdipe, sont bien évoquées à plusieurs reprises², l'énigme qu'elle invite à résoudre n'est, elle, en revanche, jamais rappelée. On peut penser que l'énigme était suffisamment fameuse, et connue des spectateurs du temps, pour que le dramaturge fasse l'économie de son rappel³. Mais on voit que cette explication n'est, au mieux, qu'une explication par défaut. Pourtant, cette absence fait sens ; elle peut être motivée positivement, mieux, elle doit se comprendre comme l'indice du statut particulier de l'énigme dans la pièce, indissociable de son sens et de ses fonctions dans l'économie symbolique de la tragédie.

L'énigme en écho

Absente de la pièce, l'énigme est pourtant représentée, ou anagrammatisée, scéniquement dès le Prologue dans la délégation guidée par le prêtre qui vient à la rencontre d'Œdipe. La délégation se compose d'enfants, qui « n'ont pas la force encore de voler loin », d'adultes, « la fleur des jeunes hommes », et de vieillards, « lourds, avec leur vieillesse » (v. 16-19), soit les trois âges de l'énigme. Et la délégation invite Œdipe à « relever » la ville qui se « meurt dans les fruits des coques de la terre, / [qui] se meurt dans les troupeaux de bœufs paissant, et dans les enfantements / sans naissance des femmes » (v. 25-27) et à faire preuve aujourd'hui de la même sagacité qu'autrefois : « Déjà sous un bon augure, jadis tu nous apportas / La fortune, encore maintenant sois de taille ! » (v. 52-53).

1 Jean BOLLACK, *La Naissance d'Œdipe, Traduction et commentaires d'Œdipe roi*, Paris, Gallimard, « Tel », 1995, p. 217 : « Or, dans cet argument dramatique, il reste des blancs : les motifs de la première consultation d'Apollon par Laïos (« un oracle fut un jour rendu à Laïos, v. 711), du dernier voyage qui semble conduire le roi à Delphes (« il se rendait hors du pays pour consulter le dieu, disait-il », v. 114), de l'apparition de la Sphinge (v. 130), de la condamnation de Laïos (v. 713 suiv.), le stratagème que l'intelligence d'Œdipe applique pour triompher du monstre (v. 35 suiv. ou 1525) ».

2 « La dure chanteuse » (v. 36) ; « la Sphinge » (v. 130) ; « cette chienne de rhapsode » (v. 391) ; « la vierge ailée » (v. 507-508) ; « la vierge à la griffe crochue » (v. 1199).

3 Jean BOLLACK, *La Naissance d'Œdipe, op.cit.*, p. 217 : selon Asclépiade de Tragilos : « Il y a un deux pieds sur la terre, qui est un quatre-pieds et un trois-pieds. / Avec une seule voix, il est le seul à changer de nature de tous les vivants qui se meuvent. / Allant sur la terre, dans les airs, et dans la mer, / Lorsqu'il marche en se hâtant sur le plus de pieds, / C'est là que la vitesse de son corps est la moindre. »

À l'énigme résolue autrefois par Œdipe fait en effet écho une autre énigme, qui est pour l'instant sans solution : « Dans les termes où m'a saisi ta malédiction, ainsi, prince, je parlerai : / Je ne l'ai pas tué, donc, et je ne peux pas désigner / Celui qui l'a tué. À Phoibos, qui a envoyé l'énigme, il appartenait / De dire encore cela, quel que fût l'auteur de l'acte », dit ainsi le Coryphée (v. 276-279).

Mais l'enquête d'Œdipe glisse bientôt à une quête autobiographique⁴, voire à une interrogation sur la signification – ignorée – de son propre nom. Connaître le meurtrier, se connaître soi-même, connaître le sens de son nom, ces trois propositions assonnent. Or, Œdipe ne voit ni n'entend que toutes ces interrogations trouvent leur réponse dans la formulation littérale de l'énigme : l'énigme résolue autrefois est aussi la clé de l'énigme actuelle.

Origine

Quand Œdipe rencontre-t-il la Sphinge ? Après avoir rencontré l'oracle de Delphes et l'avoir interrogé sur ses origines. Or l'énigme de la Sphinge est une manière de réponse. Elle révèle – ou rappelle – qu'Œdipe est cet homme qui, lorsqu'il était nourrisson – et qu'il marchait à quatre pattes – a été exposé les deux pieds liés : *Oïdipous* (v. 718-719, 1034). Il était donc à la fois *tetrapous* et *dipous* (*oi/dipous*). Révélant ses origines, et l'origine de tous ses maux, l'énigme dit aussi son destin. C'est en effet avec un bâton, qui rappelle celui qui sert au vieillard de canne dans l'énigme, qu'Œdipe tue son père⁵. Et pour se punir de ses crimes, il s'aveugle et se condamne à se diriger avec un bâton, de nouveau, comme l'annonçait déjà Tirésias : « Aveugle, n'ayant plus sa vue – / Mendiant au lieu de riche –, il marchera / Montrant de son bâton une terre étrangère devant lui » (v. 454-456). Les trois temps de la vie de l'homme, dans l'énigme, sont aussi les trois temps de la vie d'Œdipe.

Mais l'énigme de la Sphinge répond aussi à l'interrogation première d'Œdipe, qui porte sur l'identité du meurtrier de Laïos. Le témoignage achoppe sur une hésitation : le nombre d'agresseurs. Étaient-ils plusieurs ou un seul ? S'ils étaient plusieurs, alors Œdipe est innocent. Si l'agresseur était seul, alors Œdipe pourrait être le coupable : [Le seul témoin du crime] « disait que des brigands, tombés sur lui, par hasard, ne l'avaient pas tué / Avec la

4 « Au terme de l'enquête, le justicier se découvre identique à l'assassin. Derrière l'élucidation progressive de l'énigme policière, qui forme la trame de l'action tragique, ce qui se joue en fait c'est la reconnaissance par Œdipe de son identité ». Jean-Pierre VERNANT, « Ambiguïté et renversement, Sur la structure énigmatique d'*Œdipe-Roi* », dans Jean-Pierre VERNANT, Pierre VIDAL-NAQUET, *Œdipe et ses mythes*, Paris, Complexe, « Historiques », 1986, p. 29.

5 « Je te raconterai, femme, tout ce qui s'est passé. Au moment où / Je m'approchais sur ma route des Trois-Chemins dont tu parles, / Venaient à ma rencontre un héraut et, monté / Sur une voiture traînée par des pouliches, un homme comme / Tu le dis, et voici que, ensemble, le cocher et le vieil homme / Lui-même me poussaient hors du chemin. / Et moi, de colère, je frappe celui qui m'écartait, / Le conducteur du char, et le vieil homme, comme il voyait / Que je dépassais le chariot en m'avançant sur le côté, guetta le moment et me toucha / de son double aiguillon, au milieu du crâne. / Inégal fut le prix qu'il paya : frappé par mon bâton / D'un coup ramassé que lui assène cette main, il tombe / À la renverse, directement au milieu de sa voiture, et roule à terre. / Je les tue tous. » (v. 800-813).

force d'un seul, mais avec une multitude de bras », rapporte ainsi Créon (v. 122-123). Mais Œdipe doute et veut confirmation, et envoie chercher le seul survivant de la scène : « Dans ton récit, il parlait des brigands / Qui l'avaient tué. Si donc encore / Il mentionne le même nombre, ce n'est pas moi qui l'ai tué. / Car un homme, ce n'est pas plusieurs hommes. / Si, par contre, il parle clairement d'un homme qui est seul, un voyageur solitaire, / Alors c'est un acte qui penche clairement vers moi » (v. 842-847). Un homme, c'est deux pieds (*dipous*), plusieurs hommes, c'est au minimum quatre pieds (*tetrapous*). Et de nouveau, le troisième temps de l'énigme donne la réponse : trois pieds (*tripous*) – Œdipe armé du bâton.

Œdipe est un animal à trois pattes, ponctuellement, sur la scène du crime, mais aussi plus essentiellement, puisqu'il est à la fois *enfant*, fils de son épouse et frère de ses enfants, et *adulte*, père de ses enfants et mari de sa femme. C'est dire aussi qu'il n'est ni l'un, ni l'autre, ni animal à deux pattes, ni animal à quatre pattes, mais bien, une nouvelle fois, animal à trois pattes, créature intermédiaire, ou encore « ambiguë », selon le mot de Jocaste (v. 1250).

L'énigme dit le passé et l'avenir d'Œdipe, mais aussi son identité. On sait que, des représentations antiques jusqu'au tableau d'Ingres, Œdipe répondant à la Sphinge se désigne lui-même. Comprendre, par métonymie : « Moi, l'homme ». Mais cette auto-désignation est aussi à entendre littéralement : Je suis la réponse à l'énigme, car l'énigme me dit.

Présente et absente dans *Œdipe roi*, l'énigme de la Sphinge entre dans une relation d'homologie avec Œdipe lui-même, non seulement parce qu'elle le dit dans sa nature, son passé et son avenir, mais aussi parce qu'elle le dit sur le mode de la présence absente, qui est aussi la voix selon laquelle le savoir insu d'Œdipe s'exprime. Pour qui sait l'entendre – c'est le cas du spectateur –, la parole d'Œdipe dit à la fois la question et la réponse⁶. Présente, la réponse est aussi absente – comme l'énigme de la Sphinge. En ce sens, on ne peut qu'abonder dans le sens de Jean Bollack pour qui « il y a homologie entre l'énigme de la Sphinge, citée dans l'argument, le secret à découvrir, et l'énigmatisme textuelle ou dramaturgique »⁷.

Catastrophe

Œdipe rencontre la Sphinge après avoir tué son père au carrefour des Trois-Routes (v. 716, 1398), qui est aussi parfois appelé des Trois-Chemins (v. 801). La rencontre de la Sphinge, figure de mère phallique, vient donc s'intercaler entre le parricide et l'inceste, ce que Freud oublie. Or la rencontre avec la Sphinge rappelle le parricide et annonce l'inceste. Comme Laïos, la Sphinge est tuée par Œdipe. Ou alors, selon une autre version, défaite, elle se suicide.

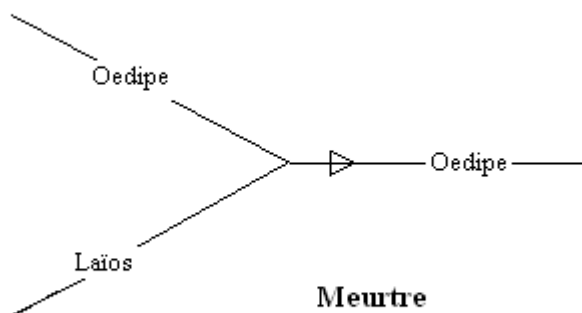
⁶ Ainsi répond-il à Créon, qui vient pourtant d'affirmer que, selon le témoignage du serviteur qui a survécu au crime, les agresseurs étaient plusieurs : « Comment le brigand, s'il n'avait pas été soudoyé / Par quelqu'un d'ici, en est-il arrivé à oser ce coup ? » (v. 124-125). Cet exemple est cité par Jean-Pierre Vernant (« Ambiguïté et renversement », *op. cit.*, p. 27, note 12), qui ajoute aussi (p. 28) : « Œdipe ne sait ni ne dit la vérité, mais les mots dont il se sert pour dire autre chose qu'elle, la manifestent à son insu pour qui a le don de double oreille, comme le devin a double vue ».

⁷ *Ibid.*, p. 217.

Cette fois, c'est le destin de Jocaste qui est pressenti. On sait en outre que, selon certaines versions du mythe, la Sphinge contraignait à une relation sexuelle ceux qui ne savaient pas répondre, avant de les dévorer. Or qu'est l'inceste, sinon une relation sexuelle monstrueuse ?

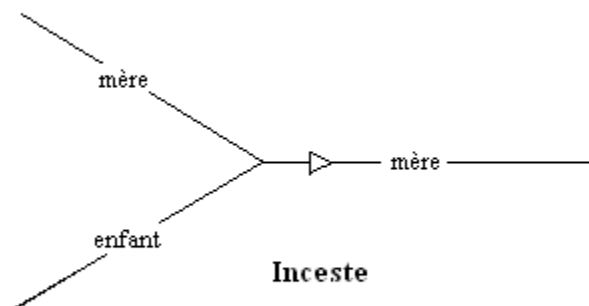
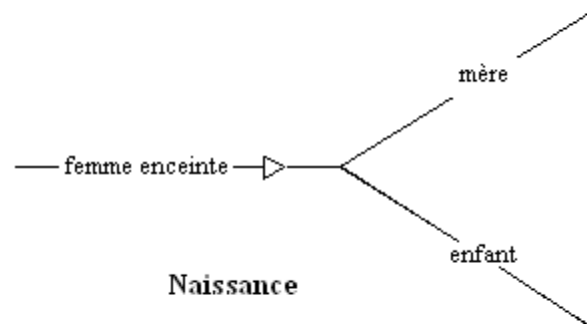
Le carrefour du meurtre dessine une fourche, puisque s'y rejoignent les deux routes, l'une venant de Delphes, l'autre de Daulis. La configuration est donc celle d'un *i grec*, où les deux branches se réunissent pour n'en former plus qu'une. « De Thèbes, où elle siège, Jocaste voit la route qui mène vers elle (v. 733), Delphes et Daulis sont deux acheminements, qui, se rencontrant, forment la route de Thèbes », dit ainsi Jean Bollack (p. 144).

Comment le trajet des personnages est-il orienté ? Selon Bollack, l'équipage, arrivant par derrière, rattraperait, puis dépasserait Œdipe en le repoussant hors du chemin. Pourtant, Œdipe dit que le héraut vient « à sa rencontre », ce qui contredit l'arrivée par l'arrière. Ne peut-on alors imaginer que l'équipage chemine sur l'une des branches, Œdipe sur l'autre et que le lieu de rencontre se situe à l'intersection des deux routes, à son nœud, et que ce site est le lieu d'une querelle de préséance ? Peu importe, à vrai dire, puisqu'il suffit de remarquer que la configuration de la rencontre dit ce qui s'y joue : la rencontre de deux actants, puis le conflit, enfin la disparition de l'un et la survie de l'autre. Avant le carrefour, deux voies, la route de Delphes et la route de Daulis, après, une seule, la route de Thèbes. Avant le meurtre, deux personnages, Laïos, Œdipe, après, un seul, Œdipe. L'espace de la rencontre dit, ou transpose, géométriquement le meurtre :



Mais elle dit aussi l'inceste. Parcourue dans le sens de la réduction des deux voies à une seule, cette configuration dit le meurtre – mais aussi la dévoration –, c'est-à-dire la mort. Parcourue dans l'autre sens, elle dit l'inverse. Non plus la mort, mais la naissance et la vie : avant la

naissance, un seul actant, la femme enceinte, après, deux actants, la mère, le nourrisson. Or, qu'est l'inceste géométriquement, si ce n'est l'inverse d'une naissance⁸ ?



Dans la relation sexuelle incestueuse, l'enfant parcourt en sens inverse le chemin de sa naissance, puisqu'il fait retour dans le corps de la mère – et par les mêmes voies, mais

⁸ Le fantasme incestueux ressortit toujours *in fine*, chez Freud, à un fantasme originaire, le fantasme du sein maternel qui est désigné, à une même époque, sous deux dénominations : « fantasme du corps maternel » (*Mutterleibphantasie*, dans Sigmund Freud, « Aus der Geschichte einer infantilen Neurose » (1918), *Gesammelte Werke*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1999, vol. 12, p. 136, « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, « Bibliothèque de psychanalyse », 1954, p. 403) ou bien « fantasme de vivre dans le corps maternel » (*Phantasie vom Leben im Mutterleib* dans Sigmund Freud, « Das Unheimliche » (1919), *G. W.*, vol. 12, p. 257 ; « L'inquiétante étrangeté », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1985, p. 250). Cette hésitation peut se comprendre comme l'indice d'une oscillation quant au nombre d'actants engagés : le fantasme de vivre dans le corps maternel suppose l'abolition de la distinction entre mère et enfant – au-delà du vœu incestueux de l'union sexuelle avec la mère – et donc la restauration de l'indistinction, de l'indifférenciation originelle. Il n'y a plus alors deux actants, mais un seul, le corps de la mère, comme l'indique la formulation *Mutterleibphantasie*, « fantasme du corps maternel ».

parcourues en sens inverse⁹. L'inceste est donc à la fois une annulation, celle de la séparation entre le corps de la mère et celui de l'enfant, une régression temporelle et un meurtre, puisqu'ils se disent géométriquement dans les mêmes termes.

Parricide et inceste se modélisent donc dans les mêmes termes, engageant un même nombre d'actants, et selon une même orientation – si ce n'est que dans l'inceste, c'est Œdipe qui occupe la place de Laïos, parce qu'il prend la place de son père dans le lit de sa femme, évidemment, mais aussi parce qu'il occupe à son tour la place du mort, comme l'indique l'identification des deux schémas. Les deux crimes d'Œdipe ressortissent en effet à une même forme dans la théorie des catastrophes élémentaires de René Thom, qui permet la modélisation de tout phénomène structurellement stable de l'espace-temps usuel¹⁰. Cette forme est celle de la fonce (catastrophe de Riemann-Hugoniot), qui décrit les relations qui engagent deux actants. René Thom propose en outre une transposition sémantique de cette catastrophe, selon un sens constructif et un sens destructif. La fonce correspond, dans le sens destructif, au verbe « capturer », qui valent à la fois pour le meurtre et l'inceste. La théorie des catastrophes confirme enfin la relation symétrique inverse qui unit naissance et inceste, puisque cette même catastrophe correspond, dans le sens constructif cette fois, au verbe « engendrer ».

Répétition

Si Œdipe se voit contraint d'occuper, par l'inceste, la place qui était celle de son père, en une identification paradoxale, il occupe aussi, à partir de la disparition de Jocaste, celle de la mère incestueuse. L'inceste semble en effet devoir se reproduire à la génération suivante, comme l'indique l'insistance touchante avec laquelle Œdipe se préoccupe du sort des filles, quand celui de ses fils le laisse plus indifférent : « Pour mes enfants, ne va pas, Créon, prendre en compte / Le souci que te coûtent les garçons ; ce sont des hommes, ils / Ne seront jamais à court de subsistance, où qu'ils soient ; / Mais les deux filles que j'ai, si pauvres, si pitoyables – / Pour elles, jamais ma table de viandes ne fut dressée / À part ; j'étais là, de ce que / je touchais, de tout, elles avaient toutes les deux leur part –, / Il faut prendre soin d'elles ; ainsi tout d'abord, permets / Que je les touche de mes mains, et que nous pleurions nos malheurs ! / Fais-le prince, / Fais-le, ô toi la noblesse même ! Si je pouvais les toucher de

⁹ Dans l'*exodos*, Œdipe associe étroitement, en les entrelaçant, deux lieux, le carrefour des Trois-Chemins et le Cithéron : « O vous, les Trois-Routes, et toi, vallon enfoui, / Le bois, et l'étroitesse, aux trois chemins » (v. 1399). L'évocation du Cithéron précise le sens du carrefour, et de cette voie « étroite » dans laquelle il est difficile de ne pas reconnaître celle qu'Œdipe a dû emprunter pour naître. Notons en outre l'évocation du Cithéron par le messager, et de ses « replis ombreux » (v. 1026). Le Chœur enfin identifie Cithéron et mère : « Si c'est moi le devin, / et que j'ai le savoir de l'intuition, / Non, par l'Olympe, / tu ne resteras pas, ô Cithéron, sans forme ! non, dès demain / À la pleine lune, toi-même tu seras promu / De la même patrie qu'Œdipe, sa nourrice et sa mère ! » (v. 1086-1091).

¹⁰ René THOM, *Modèles mathématiques de la morphogenèse*, Paris, Christian Bourgois, 2^{ème} édition, 1980, p. 188-189.

mes mains, / Je croirais les avoir encore comme lorsque je les voyais ! » (1459-1470). Cette insistance sur le toucher, même s'il est motivé par la cécité d'Œdipe, ne laisse pas d'étonner, voire d'inquiéter. Et Créon réagit comme le roi qu'il est désormais, lorsqu'il intervient au terme de la pièce pour séparer le père de ses filles :

Créon : « Marche, et laisse tes enfants ».

Œdipe : « Elles, non ! ne me les prends pas ! » (v. 1521-1522).

L'inceste est l'avenir d'Œdipe, quand le meurtre est relégué dans le passé, comme l'indique la succession temporelle des deux crimes, mais aussi et surtout, la substitution d'Œdipe à son père, puis à sa mère, c'est-à-dire une réduction actantielle que la configuration géométrique du lieu du crime inscrit au centre de l'œuvre sous la forme du carrefour des Trois-Routes.